Devenir soi

Partant de son expérience clinique de psychanalyste, Dominique Désveaux donne de l'échec une autre lecture en montrant qu'il est une étape dans un processus permettant l'affirmation de soi, qu'il invite à la créativité pour sortir de la répétition afin qu'advienne le sujet libre, rejoignant ainsi l'appel évangélique.

Pourquoi l'échec est-il l'objet d'une réprobation morale, religieuse et sociale ? Cela laisserait-t-il supposer que l'être humain est destiné à appliquer un code de fonctionnement comme un automate, et que tel un mouton de Panurge, il n'a pas à sortir du rang ? **S'il est pris dans cette connotation absolue, l'échec fonctionne alors comme un verdict sans appel. Quel rapport avec le message évangélique qui fait l'hypothèse d'une liberté, d'une responsabilité et d'une volonté ?**

Pour sortir d'un processus de répétition stérile
Ce message œuvre toujours dans le sens d'une différenciation, d'une subjectivation (Processus dynamique par lequel s'engendre et s'affirme la personne humaine en tant que sujet de sa propre histoire, ndlr) et rejoint la quête d'ouverture et d'altérité qui va scander le chemin de vie de toute personne. **Dans cette perspective, l'échec apparaît comme la possibilité donnée au sujet de se situer dans son histoire, et dans son évolution personnelle, dans le sens d'une subjectivation des données personnelles de son histoire.**

On pourrait assimiler l'échec à une formation de l'inconscient, comme l'acte manqué, l'oubli, ou le lapsus. Il ouvre la possibilité à la personne d'une réflexion dans « l'après-coup » de son échec, comme symptôme ouvert à la lecture de son impasse subjective. Cette alternative permet au sujet de ne pas tomber dans la victimisation. Lacan nous dit que tout acte manqué est un acte réussi. La victimisation peut être une complaisance morbide par rapport à un « je suis nul », je ne mérite pas de vivre, ou bien, par projection : « c'est de la faute de l'autre, je suis un incompris ».
Ces états d'âme peuvent être majorés par un isolement affectif de la personne.

La victimisation est souvent encouragée par l'entourage ou par la société, car la culpabilité et l'autopunition rassurent les autres, dans le sens où beaucoup peuvent dire avec soulagement, croient-ils, « il y a pire que moi. »

Faire appel à la créativité
La honte de vivre est structurelle, et sortir de cet impondérable n'est possible que par la créativité. Dans cet ordre d'idées, comment ne pas entendre : « vous serez comme des dieux, connaissant le Bien et le Mal. » Loin de l'image passive d'une créature à l'image de Dieu, **cette sentence de l'ange au sortir de l'Éden peut s'éprouver comme un appel à la créativité, sur fond d'engagement et de responsabilité.**

Les valeurs humaines ressemblent à des coquilles vides, coquilles qui drainent l'histoire et la culture, ou bien à des graines qui sont semées dans des terreaux toujours différents. Ces valeurs sont donc toujours à réengendrer, à réinventer, à chaque génération, car aucune voix divine ne viendra donner le mode d'emploi. Le langage est structuré par des lois, et ces lois sont toujours à réécrire, comme Moïse qui n'hésite pas à casser les tables de la Loi.

Á propos de Daniel (Le prénom est changé) ou **Je panique, c'est le trou noir !**
Je voudrais maintenant vous parler de Samuel, jeune homme de vingt ans, qui a raté par deux fois son bac, ce qui semblait incompréhensible par rapport à ses bulletins scolaires. Il vient consulter en urgence, car cette fois-ci, il peut passer l'oral de rattrapage, mais avec un grand nombre de points à récupérer. **« Je panique et c'est le trou noir »,** dit Samuel.
Nous avons quatre jours pour comprendre les raisons de cet échec avant l'oral de rattrapage.
Samuel parle de son grand-père paternel, professeur dans un collège congolais, qu'il décrit comme humilié sans cesse par le pouvoir colonial en place, puis de son père, journaliste, qui s'est épuisé à soutenir la cause du peuple congolais après la décolonisation. Il en est mort, Samuel avait quatorze ans. **Je demande à Samuel s'il lit son histoire comme s'inscrivant uniquement du côté de l'humiliation et de l'autopunition, car même si cela l'a profondément marqué à juste titre, il est peut-être possible de la lire autrement.**

Afin de ne pas être une victime de plus ou ***« Je ne serai jamais à la hauteur de mon père ! »***
Samuel arrivera à nuancer ses propos: « je me persuadais que je ne pouvais être qu'une victime de plus dans cette série. » J'insiste pour qu'il développe sa pensée. Je ne serai jamais à la hauteur de mon père, s'entend-t-il

dire. Je lui suggère que ce n'est peut-être pas tant une victime qu'il est, mais qu'il se dérobe par rapport au message de son père concernant leur pays d'origine, en ne devenant pas adulte, donc en refusant de franchir le seuil du bac. Cela génère une forme d'autopunition que de refuser inconsciemment le message de son père.

Samuel accuse le coup de cette hypothèse et se dit qu'en mémoire de son père, il n'a pas le droit d'agir comme cela, sinon, il n'en fera jamais le deuil. Je rajoute que, pour lui qui est né en France (c'est pour ses enfants que son père avait choisi l'exil), il doit reconnaître que son père l'avait protégé, alors que celui-ci avait vécu en direct l'humiliation de son propre père, et n'avait pu se dégager d'un sentiment de fatalité et de honte.

Comprendre le message que porte l'échec
Samuel (il porte réellement un prénom d'ange, donc de messager) réussira son bac, et mû par une force nouvelle née de la libération de son énergie, se lancera dans des études de gestion et d'économie, pour un jour créer une entreprise entre le Congo et la France.
Dans le cas de Samuel, nous voyons comment l'échec est porteur d'un message, et sera la condition sine qua non pour qu'il soit au clair avec ses désirs.

Le poids de l'enfance dans l'histoire de Delphine
J'aborderai maintenant le cas d'une jeune femme, que j'appellerai Delphine, brillante étudiante en droit et qui vient d'échouer par deux fois au concours de la magistrature. Elle vient consulter dans le désarroi le plus total, car elle ne sait à quoi rattacher cet échec.
Au cours de son travail analytique, elle prendra conscience du peu d'estime qu'elle a pour son père, devenu paraplégique à la suite d'un accident quand elle avait deux ans et demi.
Peu de temps avant ce tragique accident, sa mère a donné naissance à une deuxième fille.
Très tôt, Delphine a affaire à une maman débordée et sous le choc du handicap de son mari, et à un père qu'elle ressent comme incapable de faire face.

L'usurpation ou ***Tu te prends pour le chef !*** (Je vous laisse choisir)
Elle prend alors la place de celle qui « légifère » tout dans la maisonnée.
Elle conseille sa mère et minimise le rôle de son père, qui n'a rien perdu de ses facultés intellectuelles, mais traverse des moments dépressifs aigus.

Dans sa cure, Delphine bute sur les paroles de sa sœur qui lui renvoyait constamment: « tu te prends pour le chef et tu es péremptoire. »
Survient alors un rêve, qui évoque son récent mariage: elle se retrouve devant l'autel, mais le marié n'est autre que son propre père, en fauteuil roulant. Ce rêve paraît enfin l'entamer.
Elle pourra progressivement accepter que ce « collage » à son père paralysé est la conséquence d'une place qu'elle a usurpée, en déniant à celui-ci la symbolique du rôle de père.
Elle se pose aussi la question: « est-ce que je ne mets pas mon mari en position d'handicapé, parce qu'ainsi, je continue à prendre le pouvoir ? »
Arrête tout de suite !
Il faudra l'élément déterminant d'un épisode de spasme du sanglot chez son fils Vincent, âgé de trois mois, pendant qu'elle le nettoyait de manière quasi maniaque sans lui parler de son corps pour qu'elle dépasse cette problématique.
Lorsque Vincent s'est brutalement étouffé, elle a vu son enfant, les jambes flasques, pendantes comme son propre père paralysé. Affolée, elle lui a dit: « arrête tout de suite! » Et la respiration de l'enfant est redevenue normale.
Elle a tout de suite compris que c'est à elle même qu'elle adressait ce message et que c'était à elle d'arrêter.
Elle a pu alors analyser son fantasme d'un père diminué, d'un mari quelle décrivait comme étant toujours en position subalterne, et s'est interrogée dans cette série signifiante sur le prénom qu'elle avait choisi pour son fils, « vint sans ». (Ce n'est bien entendu pas le prénom en tant que tel qui est en cause, mais la façon dont il s'inscrit dans la minimisation de la représentation phallique chez son père, son mari et son fils.)
Elle pourra dire alors : « si je refuse à mon père de représenter la Loi symbolique, je m'arroge une place que je n'ai pas à occuper. Cette Loi, elle transcende la culture et la famille à laquelle j'appartiens, et c'est au père de l'incarner. »

Delphine réalise ainsi que si elle ne situe pas cette Loi en tant que tiers symbolique, elle échouera forcément par rapport au droit, et à la place que représente le magistrat.
Son échec venait à stigmatiser le fait que si elle-même se prenait pour la Loi, elle pouvait devenir folle.

Échouer au concours de la Magistrature signifiait alors une défense contre la folie.

Le couple dans tous ses états
Bien entendu, sur le plan conjugal, autant dire que le couple allait mal. Aux spasmes du sanglot du fils correspondaient les évanouissements inexpliqués du mari, sans cause somatique avérée.
Forte de cette prise de conscience, Delphine a repassé avec succès le concours de la Magistrature.
Elle a pu dire à son mari : « à toi, maintenant, de vivre tes désirs. Je ne te ferai plus d'ombre. »
Celui-ci a réussi également le concours prestigieux auquel il avait échoué précédemment, non sans avoir démêlé à son tour sa propre problématique familiale.

Ce cas montre que l'on ne se rencontre pas par hasard, dans le sens où des éléments communs ou antagonistes de l'histoire de chacun entrent en résonance. Le danger pour le couple réside dans l'envahissement fantasmatique de la personne de l'autre.

Accepter d'avancer au risque de se perdre
Cette analyse de l'échec permet de dire que la répétition des symptômes est une problématique du même, car c'est toujours quelque chose d'analogue qui se répète. La prise en compte du sens du symptôme, sa verbalisation, ne casse pas la chaîne des répétitions qui est là pour scander la nécessité du tiers symbolique, pour faire en sorte que la lettre du discours ne soit pas figée.

Il s'agit donc de répéter AUTREMENT pour que le processus de substitution (dit métaphorique) qui sous-tend la subjectivation et la singularité de la personne soit préservé. Dans le cas de Samuel, qu'il fasse sien le message de son père, qu'il entend enfin : **« toi, tu continueras à ta manière. »** Et dans le cas de Delphine, **que l'espace de la Loi ne soit pas un attribut, mais un espace dialectisable** (c.a. d. un espace qui permet l'évolution par un processus d'oppositions et de dépassement de ces oppositions, ndlr). C'est d'autant plus probant à notre époque, où nous voyons le binaire, la dualité prédominer dans les échanges, qu'ils soient conjugaux ou autres.

Il s'agit, en définitive, d'accepter d'avancer, au risque de se perdre, pour glaner en chemin les éléments qui vont donner sens à une histoire, une situation, révélée par l'échec qui nous met au pied du mur.

En marchant avec Dieu dans la nuit
Rappelons-nous l'histoire de Jacob, dans son combat avec l'ange qui n'était autre que Dieu, Dieu en tant qu'altérité radicale.
L'issue du combat sera la nouvelle nomination de Jacob en Israël, qui veut dire « celui qui marche avec Dieu la nuit. »
Il faut donc accepter d'avancer sans comprendre tout de suite, se donner la possibilité de faire des recoupements, avant d'accéder à une parole authentique, qui s'appuie sur l'altérité.
Nous ne sommes que des êtres de langage.

Dominique Désveaux